

maines plus tard. Par ailleurs, il me semble qu'au moins les plus représentatifs de nos produits devraient être offerts aux regards de la presse internationale. Mais le milieu cinématographique d'ici refuse de collaborer avec un monsieur Losique qui, par le passé, a trop souvent manifesté du mépris à son endroit. C'est dommage, car on ne retrouve au festival que quelques productions marginales et pas du tout significatives: loin en-

dessous des critères officiels d'admission ils ne sont là que pour servir d'alibi vis-à-vis des gouvernements, les principaux bailleurs de fonds de l'événement. Pensez: la seule présence "canadienne" ou "québécoise" en compétition officielle, *Lucky Star*, fut tournée, en anglais, en Hollande avec des Américains dans les rôles principaux, par un Européen né en Egypte, et elle raconte l'aventure d'un adolescent juif hollandais en

1940! Pourquoi le film est-il officiellement "canadien"? Parce qu'il fut financé par Télé-Métropole, "notre canal 10" et que son réalisateur est marié à une canadienne! Plus kétéine que cela, est-ce possible? Mais on nous assure, au gouvernement du Québec, que pareille anomalie ne se reproduira plus. Attendons voir et espérons.



## Le Centre de formation d'ateliers communautaires (C.F.A.C.)

# UN SURPLUS DE REVENU ET UN REGAIN DE DIGNITÉ

## POUR DES FEMMES CHEFS DE FAMILLE ET ASSISTÉES SOCIALES

par **Raymond Bourgault**

L'an dernier, les 5-6 mai et 22-23 novembre, ont eu lieu à Montréal des ventes de vêtements de belle coupe, de jolis articles d'artisanat et de cartes artistiques qui ont rapporté un peu plus de \$20,000.00. Cette somme a été partagée entre la vingtaine de femmes chefs de famille et assistées sociales qui, avec l'aide de quelques religieuses, les avaient fabriqués et qui étaient ainsi en mesure de boucler un peu mieux leur budget.

Vingt ou trente, c'est bien peu si l'on songe que le Québec compte actuellement environ 130 000 familles monoparentales, dont 80% sont à la charge des femmes. Mais c'est beaucoup si, au lieu de considérer le nombre, on pense aux perspectives d'avenir que cette initiative permet d'entrevoir. Car il s'agit d'une entreprise qui repose sur une sorte de philosophie pratique capable de se réfléchir elle-même.

### Une contradiction

Au point de départ, il y avait deux choses distinctes et disjointes: un besoin ressenti et une capacité d'y répondre. Le besoin était celui de ceux et de celles que la Bible appelle les veuves et les orphelins, que nous désignons jadis comme étant les mères nécessiteuses, et qu'on appelle aujourd'hui diversement mères célibataires, mères de familles monoparentales ou encore femmes chefs

de famille. Par leur débrouillardise, leur intelligence pratique, leur dévouement, ces femmes contribuent efficacement au bien commun de la société, mais la logique du système capitaliste supranational dans lequel nous vivons ne permet pas, ou difficilement, aux États nationaux de rendre pleine justice à ces citoyennes à part entière. La concentration urbaine, la taylorisation, la maximalisation du profit à l'avantage des possédants entraînent une paupérisation massive et souvent le chômage des travailleurs et des travailleuses. D'autre part, la dislocation des grandes familles d'autrefois, la généralisation de la famille nucléaire, la libéralisation des mœurs, tout concourt à multiplier les séparations, les divorces, la solitude, la misère de beaucoup de femmes qui ont charge d'enfants. Pour éviter les troubles sociaux, le Capital et l'État se résignent à venir en aide à cette population que leur égoïsme et leur incurie contribuent à défavoriser. C'est ce qu'on appelle le Bien-être social. Mais chez nous, en tout cas, les prestations du Ministère laissent les familles monoparentales loin en deçà du seuil de la pauvreté, et la loi — la justice! — interdit en outre à ces femmes de gagner plus de \$55.00 par semaine.

C'est un encouragement à la passivité et à la non-productivité. C'est aussi sans doute une contradiction dans le système, mais celui-ci s'en accommode fort bien, car les pauvres sont le plus souvent sans voix. De cette situation générale résultent chez les chefs de famille féminins,

outre les déboires économiques, un isolement pénible (la parenté, les amies se rétractent), un manque de confiance en soi, souvent un dégoût de vivre et beaucoup de dépressions. Les thérapies psychologiques ou sociales n'y peuvent pas grand-chose, car le mal est structurel, nos sociétés ayant elles aussi leurs parias et leurs hors-caste.

Tel était et tel est toujours le besoin. Ni les familles ni les États ne sont vraiment capables d'y répondre, pas plus dans les régimes dits socialistes que dans nos pays capitalistes. Heureusement, il y a un au-delà des clans et des empires, que l'on appelle le Royaume de Dieu et qui est promis aux pauvres. Or l'Église est convaincue qu'elle existe dans le monde et dans l'histoire comme un instrument privilégié de la réalisation de ce Royaume auprès des préférés de Dieu. Malgré bien des retards et des réticences coupables, il est dans la nature des choses que, dans le cœur de ceux et de celles qui partagent cette conviction, prennent forme un jour ou l'autre une sorte d'attention passionnée aux plus grandes misères et le sentiment d'une tâche et d'un devoir impérieux. Malheur à moi si je n'évangélise pas les pauvres de Dieu!

### Il fallait trouver autre chose...

Dans le cas qui nous occupe, il y avait dès avant 1978 des personnes

et des groupes oeuvrant auprès de familles à faible revenu et assistés sociaux, soit au Centre-Ville, soit dans Hochelaga-Maisonneuve, soit au Plateau Mont-Royal, soit à Ville-ray, soit à St-Henri: cela s'appelait Rucho du Quartier, Carrefour Familial, Entraide St-Stanilas, Services familiaux Étienne Pernet, Cercle de l'Amitié, Rosamis, dont chacun était le fruit d'une multitude de dévouements isolés. Le plus souvent, ces organismes, qui étaient sous la respon-

**Pour toute demande de renseignements, s'adresser à: Annette Benoît ou Béatrice Héon, 4545, rue St-Denis, H2J 2L4, tél. 282-0567.**

sabilité de bénévoles engagés au nom de leur foi étaient constamment confrontés à des problèmes de dépannage qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas résoudre financièrement, car ils jugeaient que ce n'est pas là une solution puisqu'elle maintient une situation d'injustice. Il fallait donc trouver autre chose. Mais quoi?

Avant de rien entreprendre de définitif, l'idée est venue à Annette Benoît de faire une Recherche-Action qui permettrait de déterminer non seulement avec plus de précision les besoins réels des jeunes mères, mais tout le contexte économique, social, politique, juridique, psychologique, éthique et culturel dans lequel elles ont à affronter, presque seules, des problèmes que les meilleurs ordinateurs sont incapables de résoudre. On a donc établi un questionnaire destiné à recueillir toutes les données utiles. Six chercheurs, dont quatre diplômées, ont alors pris le temps de laisser les femmes (146) qui avaient accepté de les rencontrer, s'exprimer librement dans le sens des questions sur lesquelles on espérait obtenir des données mesurables. Ces entretiens ont été ensuite mis par écrit et les résultats compilés.

Parallèlement à cette enquête étaient poursuivies diverses actions qui s'appliquaient, à mesure, à ajuster la recherche à l'expérience. Le rapport a été achevé le 23 février 1979. Il est excellent. Il est évidemment impossible de le résumer ici.

**Qu'il suffise de dire que, pour résoudre l'ensemble des problèmes qui se posent aux chefs de famille féminins et assistés sociaux, on a vu que trois ou quatre choses étaient nécessaires et solidaires:**

**1. Il fallait détourner les femmes du travail occasionnel au rabais et les encourager à produire elles-mêmes des objets dont la vente procurerait un surplus de revenu et un regain de dignité;**

**2. pour cela, les amener à travailler en atelier avec d'autres femmes, sous la direction de monitrices compétentes et de spécialistes en relation d'aide, qui leur enseigneraient à faire des choses belles et bonnes et à améliorer la qualité de leur vie de relation;**

**3. pour cela, créer un centre de formation d'ateliers communautaires qui coordonnerait les activités, centraliserait la production et s'occuperait d'écouler sur le marché les objets fabriqués;**

**4. pour cela, solliciter auprès de quelques communautés religieuses féminines engagées dans le social un fonds de financement initial.**

Tout a si bien marché que les deux ventes ("Art Baz") ont rapporté les jolies recettes auxquelles nous faisons allusion en commençant. Grâce au fonds initial, les ouvrières, qui travaillaient chacune un jour par semaine à l'atelier, pouvaient recevoir tous les quinze jours leur part des profits escomptés. Une partie du problème de ces femmes était ainsi résolue.

Une partie, mais essentielle, le fil qui permet de démêler l'écheveau entier. Car les transformations "psycho-socio-économico-culturelles" sont autant sinon plus importantes. En effet, en travaillant sous la direction de monitrices et de spécialistes en relation d'aide, ces femmes, d'une part, ont pris goût au travail bien fait et même à la beauté, et elles ont pris confiance en elles-mêmes. N'étant plus isolées et apprenant à la fois à se mieux connaître et à connaître et apprécier les autres, elles se découvrent plus aptes à surmonter

leurs dépressions. En outre, elles ne sont plus passives et non-productives, et une possibilité réelle existe qu'elles soient capables de retourner sur le marché du travail, avec une autonomie accrue ou retrouvée.

## ***Inventer de nouvelles institutions***

On voit ici l'Église à l'oeuvre. Mais prenons du champ et pensons à quelques grandes institutions qui ont marqué la trajectoire de l'Église dans le passé. La paroisse est une institution qui a commencé d'exister, qui a été inventée et créée: c'était au temps du Bas Empire et du Haut Moyen Age, quand l'Église, après s'être implantée chez les "pagani" (villageois) des campagnes, a dû prendre la relève des structures municipales déficientes de l'empire romain. Plus près de nous, la généralisation des hôpitaux et des écoles a été l'oeuvre de l'Église des temps modernes, lorsque la société s'est urbanisée à nouveau et qu'il a fallu s'occuper de la masse de ceux dont les aristocraties et les bourgeoisies n'avaient cure. Mais il y a toujours des pauvres parmi nous, d'autres formes de pauvreté dont les nantis n'ont pas souci. C'est pour eux que l'Église existe et qu'elle invente d'autres institutions. Le C.F.A.C. est un bel exemple de la créativité de l'Église d'aujourd'hui et d'ici.

Mais il faut éviter qu'une oeuvre de justice distributive comme celle-là soit récupérée par les organismes publics à qui on ne peut demander qu'ils entretiennent chez leurs agents une "philosophie" de l'amour désintéressé. C'est pourquoi le peuple chrétien d'ici doit contribuer à cet avenir. Mais attention! On n'attend pas de lui surtout des dons en argent, — les pauvres ont leur fierté —, mais qu'il paie à leur juste prix les objets de qualité que des femmes fines et adroites produisent avec amour et avec art afin de vêtir leurs enfants avec décence et de leur donner une nourriture saine. Car ces femmes ont commencé de savoir que ce reste leur sera donné par surcroît, puisqu'elles sont témoins qu'il y a des fidèles de Jésus qui cherchent d'abord le Royaume de Dieu et sa justice.